



SOJOURNER TRUTH

Et ne suis-je pas
une femme ?

*And ain't I
a woman ?*

BILINGUE
PAYOT

Au premier mot qu'elle prononça, un grand silence se fit. Elle parlait d'une voix profonde, pas très forte, mais qui atteignait chaque oreille. « Mais c'est quoi tout ce bavardage qu'on entend ici ? Ce petit homme, là-bas, dit qu'une femme a besoin qu'on l'aide à monter en voiture, et qu'il faut la soulever pour sauter les flaques, et qu'il faut lui offrir la meilleure place partout. Personne ne m'aide jamais à monter en voiture ou à sauter les flaques, et personne ne m'offre jamais une quelconque meilleure place » ; et, se dressant de toute sa hauteur, sa voix grondant comme le tonnerre, elle demanda : « Et ne suis-je pas une femme ? »

Préface de Pap Ndiaye

Édition bilingue

Sojourner Truth

Et ne suis-je pas
une femme ?

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise Bouillot*

Préface de Pap Ndiaye

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Motif en couverture : © Adobe Stock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la présente traduction, la préface
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-92892-2

PRÉFACE

Une femme noire puissante

Par Pap Ndiaye

Sojourner Truth est une grande femme de l'histoire des États-Unis, reconnue comme telle aujourd'hui dans son pays. Un buste de bronze la représentant est installé au Capitole de Washington depuis 2009, de nombreuses écoles portent son nom, de même, entre autres hommages plus insolites, qu'un robot d'exploration de la planète Mars ou qu'un bateau de la Marine américaine. Le destin exceptionnel de cette femme noire, née esclave vers 1797, la place aux côtés de Harriet Tubman, autre héroïne de la lutte contre l'esclavage, ou, plus récemment, de Rosa Parks, courageuse militante des droits civiques, pour former le trio des femmes noires puissantes de l'histoire des États-Unis.

En France, Sojourner Truth est restée méconnue, et il faut donc saluer l'initiative des Éditions Payot de publier quelques-uns de ses discours, très représentatifs des combats de sa vie et de sa personnalité. Ajoutons à cela ses mémoires, publiées en 1850 sous le titre de *Narrative of Sojourner Truth : A Northern Slave*. Avec les mémoires de Frederick Douglass et Harriet Jacobs, le *Narrative* de Sojourner Truth est l'un des grands récits d'esclaves américains publiés au XIX^e siècle¹. En s'appuyant sur ces mémoires et sur des travaux d'historiens, en particulier la biographie de référence de Nell Irving Painter, cette préface a pour objet de mettre en perspective biographique les discours de Sojourner Truth et d'en présenter les enjeux principaux².

1. Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave* (1845), traduit de l'anglais par Normand Baillargeon et Chantal Santerre, 2^e éd. revue et corrigée, Montréal, Lux Éditeur, 2007 ; Harriet Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave* (1861), traduit de l'anglais par Monique Benesvy, Paris Viviane Hamy, coll. « Bis », 2008 ; Solomon Northup, *Douze ans dans l'esclavage* (1853), traduit de l'anglais par Anna Souillac, Paris, Flammarion, coll. « Étonnantissimes », 2014.

2. Deux ouvrages indispensables : Sojourner Truth, *Narrative of Sojourner Truth : A Northern Slave* (1850),

Isabella Baumfree, esclave

La vie de Sojourner Truth commença donc avec les premières années de la jeune République américaine. Comme beaucoup d'esclaves, la date précise de la naissance d'Isabella Baumfree (son nom de naissance) ne fut pas enregistrée, mais l'année 1797 semble la plus probable. En revanche, le lieu de naissance est précisément connu : Hurley, une bourgade située dans l'État de New York, à cent trente kilomètres au nord de la ville de New York. La région était alors peuplée de colons hollandais, propriétaires d'esclaves éparpillés en petits groupes dans les nombreuses fermes de la région. En contact direct avec leurs maîtres, ces esclaves parlaient le néerlandais. La langue natale d'Isabella ne fut donc pas l'anglais, langue qu'elle apprit plus tard, tout en conservant sans doute un accent hollandais. En tout cas, Isabella ne parla jamais avec l'accent des esclaves du sud du pays, contrairement à ce que certaines transcriptions de ses discours, dans un anglais dialectal sudiste

New York, Penguin Books, 1998 ; Nell Irving Painter, *Sojourner Truth : A Life, a Symbol*, New York, Norton, 1998.

censé être plus pittoresque et plus « africain », voudraient faire croire.

Même si l'esclavage dans le nord des États-Unis s'effaça plus précocement et plus paisiblement que dans le Sud, où il fallut une guerre civile pour l'éradiquer, il n'en demeure pas moins qu'il exista bien, et fut légal jusqu'en 1827 dans l'État de New York. Au moment de la naissance d'Isabella, 10 % de la population de la ville de New York était esclave, soit près de six mille esclaves. Seule Charleston en Caroline du Sud en comptait un plus grand nombre. L'esclavage dans le nord des États-Unis est souvent sous-estimé, mal repéré par rapport à celui du Sud, d'où l'originalité des mémoires de Truth par rapport à ceux de Douglass et Jacobs, originaires du Maryland et de Caroline du Nord, et d'une centaine d'autres récits, presque toujours liés à l'esclavage du Sud¹.

Les parents d'Isabella, James et Elizabeth, étaient deux esclaves appartenant au colonel

1. Richard Archer, *Jim Crow North : The Struggle for Equal Rights in Antebellum New England*, New York, Oxford University Press, 2020 ; Hendrik Hartog, *The Trouble with Mina : A Case of Slavery and Emancipation in the Antebellum North*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2020.

Johannis Hardenbergh. La plupart de leurs dix ou douze enfants furent vendus par leur maître, parfois à un très jeune âge, de telle sorte qu'Isabella, la dernière de la fratrie, connut dès l'enfance la douleur des séparations et les états d'angoisse et de dépression permanente de ses parents. L'épée de Damoclès des ventes pesait sur toutes les familles esclaves. Après la mort de Hardenbergh en 1806, ce fut au tour d'Isabella d'être vendue, à une famille anglophone de la région, les Neely. Néerlandophone, la gamine de huit ou neuf ans ne comprenait rien aux ordres, et était punie en retour. Jusqu'à la fin de sa vie, Isabella conserva sur son dos les cicatrices des coups de fouet. Elle fut revendue à des taverniers, qui la cédèrent finalement en 1810 à John Dumont, chez qui elle resta seize ans. De grande taille, très musclée, d'une force et d'une endurance physique hors du commun, la jeune femme était capable, comme elle le répète dans ses discours, d'accomplir des tâches comparables à celles d'un homme, et bien plus.

Dans ses mémoires, Isabella fait discrètement allusion à des violences sexuelles, qui, fait inhabituel, furent peut-être aussi commises par sa maîtresse, Sally Dumont, à quoi

s'ajoutait régulièrement le fouet. Malgré tout, Isabella manifeste un attachement certain à John Dumont. Voilà qui peut surprendre, mais ce sentiment témoigne surtout de l'aliénation psychique que pouvait produire l'esclavage sur les esclaves.

Vers 1815, Isabella se maria avec un autre esclave des Dumont, du nom de Thomas, avec qui elle eut cinq enfants. Elle eut auparavant une relation avec un autre esclave, Robert, d'une ferme voisine, mais le propriétaire de ce dernier, opposé à l'idylle, interdit aux deux jeunes gens de se rencontrer. Passant outre l'interdiction, Robert fut battu si durement qu'il faillit en mourir. Isabella ne le revit plus jamais.

Dumont avait promis d'émanciper Isabella un an avant l'abolition définitive de l'esclavage dans l'État de New York (1827). Mais il prit prétexte d'une blessure à la main de son esclave, qui la rendait moins productive, pour renier sa promesse. En outre, les enfants esclaves nés après 1799, ce qui était le cas de ceux d'Isabella et Thomas, devaient servir sans rémunération plusieurs années après 1827. Isabella manifesta alors son premier acte de rébellion : après avoir travaillé au-delà de ce qu'elle devait, elle

s'échappa avec Sophia, la plus jeune de ses filles, plusieurs mois avant le 4 juillet 1827, date officielle de l'abolition, pour trouver refuge chez les Van Wagenen, une famille abolitionniste qui accepta de dédommager les Dumont. Ce tournant s'accompagna d'un renouveau religieux, Dieu lui ayant ordonné d'être une femme libre. L'intensité de la foi d'Isabella allait l'habiter jusqu'à la fin de sa vie.

Femme libre à New York

Au moment où elle arrachait sa liberté, Isabella apprit que son fils Peter, âgé de cinq ou six ans, avait été vendu par les Dumont pour se retrouver dans une plantation de l'Alabama, comme tant d'autres esclaves sur le point d'être affranchis, et dont les maîtres, dans un sursaut de cynisme et d'appât du gain, tiraient un ultime profit en les monnayant *in extremis* là où l'esclavage prospérait encore. Mais Isabella se rebella, en réclamant le retour de son fils par une procédure judiciaire. « Tout cela pour un petit Nègre ! » s'exclama Sally Dumont, à quoi Isabella répondit en disant qu'elle se battrait

jusqu'au bout avec l'aide de Dieu pour son petit garçon. Elle parvint à réunir un peu d'argent pour les frais judiciaires et à obtenir le retour de Peter un an plus tard, avec qui elle partit s'établir à New York. Elle y travailla comme domestique chez les Latourette, une famille très religieuse, méthodiste « perfectionniste », typique du grand réveil religieux de l'époque : les perfectionnistes vivaient de manière austère, s'habillaient et se nourrissaient aussi simplement que possible, et étaient engagés dans des activités charitables et abolitionnistes pour faire un monde meilleur dans l'attente du retour imminent de Jésus. Isabella fut très influencée par le perfectionnisme, et commença à se faire connaître grâce à ses discours, qui rivalisaient avec ceux des prêcheurs les plus connus de l'époque. Parmi eux, Elijah Pierson, chez qui elle travaillait aussi comme domestique.

En 1832, Pierson et Isabella firent la connaissance d'un certain Robert Matthew, qui se faisait appeler « Prophète Mathias », qui détonnait par son assurance dans le monde pourtant compétitif des prophètes en tout genre qui pullulaient à New York. Même si beaucoup pensaient que le prophète Mathias n'était qu'un charlatan,

Isabella était fascinée et persuadée que l'Esprit saint parlait à travers lui. À la tête de ce qui était désormais une secte, Mathias violentait Isabella et les autres membres du groupe, et les exploitait cyniquement. Après la mort de Pierson en 1834, Mathias fut accusé de son meurtre et Isabella de complicité. Celle-ci resta à ses côtés, attachée à lui comme à Dumont auparavant, organisant la défense et levant des fonds à cet effet. Elle et Mathias étant finalement acquittés, le prophète partit dans l'Ouest, tandis Isabella restait à New York.

Dans les années 1830, New York était, avec Philadelphie, la capitale de l'abolitionnisme. Cependant, les discriminations et les violences visant les Noirs y étaient dures et quotidiennes, bien que ces derniers ne fussent pas encore relégués dans des quartiers réservés – qui n'apparurent qu'à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. C'est là qu'en 1833, l'American Anti-Slavery Society avait été fondée par William Lloyd Garrison et Lewis Tappan, sans que, du reste, l'on en trouve de trace dans les mémoires de Sojourner Truth : Isabella, alors absorbée par la secte de Mathias, n'était pas encore militante abolitionniste. Cette campagnarde illettrée et